

aux vertus et aux mérites du couple béni qui avait donné au monde l'enfant pleine de grâce, elle se répandit rapidement en Orient. Les deux noms avaient d'ailleurs une signification mystique, Anne voulant dire *grâce*, et Joachim *préparation du Seigneur*.

C'est probablement au moment de cette popularité première que l'église de Sainte-Marie, près de la Probatique, ayant été ruinée par Chosroës, ou par Hakem, on bâtit à peu de distance et sur un plus vaste plan une église dédiée à sainte Anne. Entre la mère et la fille, le rapprochement devenait très naturel, surtout si l'on supposait que Marie était née au lieu même où les fidèles du v<sup>e</sup> siècle avaient érigé un sanctuaire en son honneur. Or la tradition orientale, remontant au moins à saint Sophrone, ne semble guère douteuse sur ce point. A vrai dire, l'Évangile ne l'autorise pas, car il nous présente Marie jeune fille à Nazareth, et je crois que la tradition romaine suit de plus près l'indication scripturaire en disant que non seulement elle vécut, mais qu'elle était née dans cette ville.

Quoi qu'il en soit de ces hypothèses, qui se compliquent de deux autres en faveur, l'une de Bethléhem, et l'autre de Séphoris, l'église de Sainte-Anne, où nous entrons, est une œuvre des Croisés, restaurée avec beaucoup de goût par M. Mauss, architecte français. Elle a trois nefs. Celle du milieu, plus large, est plus élevée que les deux autres. Trois absides rondes la terminent. Le transept est

couronné par une coupole qui se détache extérieurement sur les toits plats de l'édifice. A droite du transept nous descendons dans une jolie crypte qui se compose d'un narthex, d'une chapelle et de deux absidioles. Là même aurait été la maison de sainte Anne et le lieu du berceau de Marie. Hélas! encore un groupe de personnages bibliques que l'on tient à faire naître et vivre sous terre et dans des excavations sans air et sans soleil! En sortant, le P. Supérieur nous fait remarquer dans le tympan de la porte ogivale une inscription arabe rappelant que Saladin avait mis ici un collège musulman, avec son secrétaire Boadin pour directeur. Les maîtres ne pouvaient trouver de meilleurs modèles, comme éducateurs de la jeunesse, que le vénérable couple patriarcal veillant sur l'enfance si pure et si admirable de leur fille Marie. Au xv<sup>e</sup> siècle, cette école de théologie fut délaissée. Souhaitons de plus longs jours à l'œuvre du cardinal Lavigerie.

Au fond de la cour on continue des fouilles que nous visitons avec intérêt. Elles ont mis à jour les restes de l'église, qui, bâtie à côté d'un réservoir, répond exactement à l'église de Sainte-Marie près de Béthesda. De nombreux débris de colonnes et de statues constituent dans la cour une sorte de musée en plein vent. Un des objets les plus curieux qui aient été trouvés ici est allé enrichir le musée du Louvre; c'est un pied de marbre qui, d'après son inscription grecque, fut un ex-voto de Lucia Pompilia. Le témoignage de Théodo-

sus sur les guérisons obtenues à la piscine Probatica, près de laquelle était le sanctuaire de la bienheureuse Vierge, se trouve ainsi magnifiquement confirmé.

Nous revoyons en rentrant les restes des églises de la Madeleine, de Saint-Pierre et de la Nativité de Marie, un site rival de celui que nous venons de visiter. On l'appelle aujourd'hui *couvent des Lentilles*. Cette ruine est habitée par de pauvres gens. Les Croisés avaient pris plaisir à orner de pieux sanctuaires la partie de la ville par où ils étaient entrés vainqueurs.

Samedi soir.

La soirée sera consacrée à examiner les souvenirs que les Arméniens vénèrent sur le mont Sion. Il faut s'attendre à une exhibition naïve de tous les détails puérils que la piété fantaisiste des Orientaux a pu multiplier, à huis clos pour ainsi dire, entre des murs où elle était libre de varier ses inspirations. Ces hérétiques monophysites possèdent en cette partie de la ville la plus vaste et la plus riche installation. J'ai déjà observé que l'habileté dans les affaires était le signe caractéristique de leur race.

Chemin faisant, nous voyons la maison qui aurait appartenu à Marie, mère de Jean-Marc. C'est là que Pierre, miraculeusement délivré, serait venu frapper en sortant de prison. Les fidèles s'y

trouvaient réunis pour prier et s'édifier mutuellement. Entendant quelqu'un à la porte du vestibule, Roda, la servante, alla voir qui appelait à cette heure. Elle reconnut la voix de Pierre, et dans sa joie, au lieu d'ouvrir, elle courut annoncer à l'assemblée que l'apôtre était là. « Folle! » lui dit-on, mais elle affirma que c'était vrai, et on conclut que ce devait être non pas lui, mais son ange. Or Pierre dans la rue continuait à frapper. Il fallut ouvrir, et grande fut la stupéfaction de tous en le voyant et en l'entendant raconter comment le Seigneur l'avait tiré de prison. Il dit : « Annoncez-le à Jacques et aux frères, » puis il s'en alla. Les Syriens jacobites occupent ce lieu, qui pourrait être authentique, s'il ne se trouvait à douze mètres au-dessus du niveau de la Jérusalem d'Hérode. Ils y montrent sous un dais la place où la sainte Vierge fut baptisée, et une peinture de saint Luc qu'on aurait mieux fait de produire au VIII<sup>e</sup> siècle pour fermer la bouche aux iconoclastes.

A travers les ruelles de plus en plus désertes, nous arrivons au couvent des Arméniens. Un prêtre nous accueille par des signes bienveillants et nous ouvre l'église, qui est fort riche et proprement tenue. On croit qu'elle a été érigée au lieu même où fut martyrisé Jacques, frère de Jean et fils de Zébédée. Rien ne semble plus naturel que de trouver marqués par des sanctuaires les lieux où furent immolés nos premiers martyrs. Ces grandes lignes devraient suffire aux

bons religieux. Leur vrai bonheur est de préciser que la tête du vaillant apôtre tomba, non pas seulement dans la petite chapelle surchargée d'ornements qui est à notre gauche, mais sous l'autel même qui y a été dressé. Je ne suppose pas que saint Macaire, dont nous voyons ici le tombeau, — on comprend qu'un évêque de Jérusalem ait souhaité d'être enseveli en ce lieu, sanctifié par le martyre de son illustre prédécesseur, — tout en étant plus près de nos origines chrétiennes, ait jamais songé à préciser les dalles sous lesquelles le sang de l'apôtre avait coulé.

On nous montre trois pierres : l'une du Sinaï, l'autre du Jourdain, et la troisième du Thabor ; nous n'en discutons pas la provenance. Ce qui est plus intéressant, c'est de voir administrer le sacrement de pénitence à deux bonnes religieuses, qui nous édifient par leur simplicité. Le prêtre est assis sur une natte ; la pénitente se prosterne devant lui. Les cas de conscience sont vite discutés, et en quelques mots tout est dit. Le vieillard, étendant sa main sur la tête de la pauvre fille, prononce aussitôt l'absolution sacramentelle. Cette simplicité primitive supprime les confessionnaux. Un appareil assez curieux appelé *simantra* remplace chez les Arméniens les clochers et les cloches ; c'est une longue barre que l'on frappe en cadence pour inviter les fidèles à la prière. L'invention n'est pas à recommander, et les sons que l'on obtient valent aussi peu que l'instrument d'où ils procèdent.

Le patriarche réside ici. Le séminaire, un hospice, une bibliothèque remarquable par ses manuscrits et le couvent des religieuses occupent la série des édifices où nous défilons comme à travers un labyrinthe. Dans le *Deir Zeitoun*, où sont les femmes, on nous montre des pierres de la maison d'Anne ou Hananus, le beau-père de Caïphe et le chef du judaïsme au temps de Notre-Seigneur. Selon une ancienne tradition, nous serions ici sur l'emplacement même de son palais. Quelle est la valeur historique de cette affirmation ? Je l'ignore. Nous visitons deux oratoires qui se communiquent, et dont le plus grand sert d'église à la communauté. Ils marquent la place où Anne somma Jésus de s'expliquer sur ses disciples et sa doctrine. Une pierre dans une chapelle à gauche, sous un autel, précise le point où l'accusé se tenait durant l'interrogatoire. Je ne veux pas savoir ce qu'indique la citerne miraculeuse qui est dans l'autre sanctuaire, et où l'on peut boire à volonté.

Les pauvres filles surprises par nous au milieu de leurs pacifiques conversations, devant leurs maisonnettes, dans une cour intérieure, s'enfuient, se cachent, nous regardent à travers leurs fenêtres grillées, éclatent de rire et n'ont pas l'air de soupçonner que la vie religieuse est surtout dans ce recueillement intérieur de l'âme qui se traduit au dehors par la dignité dans la tenue et la parfaite correction au milieu des divers incidents de la vie. Sans succomber nous-mêmes à un mouvement de vivacité naturelle, il faut nous entendre

dire que Jésus fut attaché à un olivier pendant que chez le grand prêtre on délibérait sur son sort. On nous a montré les rejets du vieil arbre, et nous sommes restés muets.

Revenant à des préoccupations exégétiques plus sérieuses, il nous importerait de savoir si le présent édifice, que l'on nous donne pour la maison d'Anne, a jamais pu se relier avec celui où l'on croit retrouver l'habitation de Caïphe, car, selon toutes les probabilités, le beau-père et le gendre occupaient le même palais. On explique par cette cohabitation que Pierre ait renié son Maître pendant l'interrogatoire d'Anne<sup>1</sup>, aussi bien que durant celui de Caïphe, dans une cour, autour d'un brasier et devant une assistance qui semblent n'avoir pas changé<sup>2</sup>.

A cent soixante-quinze mètres d'ici, en ligne droite, se trouve la maison dite de Caïphe, où nous arrivons par la porte de David ou de Sion. C'est un espace trop considérable, même quand il s'agit de la maison des grands prêtres, pour admettre la communication des deux palais. Hormis le temple avec ses portiques, aucun monument de Jérusalem n'était bâti dans de telles proportions. Or l'authenticité de la maison de Caïphe étant soutenue par une tradition qui remonte au iv<sup>e</sup> siècle, celle du palais d'Anne au couvent des sœurs arméniennes semble fort compromise. C'est ici, en

<sup>1</sup> Jean, xviii, 17 et suiv.

<sup>2</sup> Jean, xviii, 25 et suiv.; Marc, xiv, 54-72 et parall.

effet, que le pèlerin de Bordeaux vint, en 333, vénérer le lieu où Jésus avait été interrogé par l'autorité religieuse, renié par Pierre, et indignement traité par les valets du grand prêtre. Les scènes odieuses qui s'étaient passées chez Caïphe avaient dû rendre de bonne heure ces ruines tristement célèbres. L'injustice, l'orgueil, l'hypocrisie du grand prêtre, l'impudence des faux témoins, les indignes traitements infligés à l'innocent, et par-dessus tout l'apostasie lamentable de Pierre, avaient laissé dans l'Église naissante un douloureux et persévérant souvenir. Les récits détaillés que nous en donnent les synoptiques, résumés vivants de la tradition orale primitive, en sont la preuve.

Hâtons-nous de dire que le sanctuaire délabré n'est pas à la hauteur des douloureux incidents qu'il rappelle et de sa probable authenticité. Jamais la fausse religion ne s'est montrée plus hideuse ni la vraie plus sublime que dans ce palais de Caïphe. En un siècle qui se plaît à calomnier la charité, le sacrifice, la sainteté, et qui a recours, pour les flétrir, aux faux témoignages; en réponse à la génération cynique qui frappe la vertu au visage et la somme de prophétiser, je voudrais qu'une âme française élevât ici un temple à Jésus défiant par sa modération, son silence et son impassibilité, la colère, le fanatisme et l'ironie des méchants. Devant le grand prêtre et ses valets sa grandeur fut autrement sublime que celle de l'homme fort dont le poète a dit : *Impavidum ferient ruinæ*. Puisque les caractères s'effacent de plus en plus, c'est à l'Église de pré-

senter ici même au monde décadent, sous une coupole digne de lui, Jésus modèle de l'homme qui, malgré toutes les violences, demeure debout pour défendre la vérité. Je recommande mon vœu à M. de Piellat et à tous les vaillants qui, ayant l'énergie du bien, souhaitent à l'humanité de montrer moins de faiblesses. Les Arméniens ne possèdent pas ici tout le terrain de l'antique maison de Caïphe, et d'ailleurs on peut se contenter de l'à peu près des lieux lorsqu'une grande pensée préside aux délimitations. Observons en passant que, d'après l'Évangile, le Sanhédrin se réunit réellement à la maison de Caïphe, et non dans la salle du temple appelée *Gazzith*. L'Écriture est catégorique sur ce point, et elle s'accorde avec la tradition talmudique. Celle-ci atteste, en effet, que, quarante ans avant la ruine du temple, le Sanhédrin commença à tenir ses séances un peu partout.

C'est le goût pervers des détails qui a fait imaginer ici une prison où Jésus fut enfermé, le lieu où était Pierre quand le Maître le regarda, la place même où le coq chanta pour rappeler au devoir le malheureux disciple. De tout cela je ne retiendrais, dans la basilique projetée tout à l'heure, que le souvenir de Pierre foudroyé par le regard de Jésus, couvrant sa tête de son manteau et sortant en toute hâte pour aller pleurer son crime dans l'isolement. Que de renégats de la vie religieuse, sociale et privée pourraient être invités à venir porter leurs ex-voto, sinon leurs larmes, dans la

chapelle de l'apôtre détestant amèrement son ingratitude et sa criminelle trahison!

On prétend que la pierre de l'autel, au fond de l'abside, serait celle qui fermait l'entrée du saint Sépulcre. Elle est d'un calcaire rougeâtre et de forme demi-circulaire. Les Arméniens s'en seraient emparés depuis longtemps. J'ignore s'ils l'ont réellement volée ou seulement inventée; l'un serait pire que l'autre.

En rentrant, nous trouvons la foule réunie près de la caserne, à la porte de Jaffa; il y a musique militaire. Elle vaut moins que celle du Caire; c'est dire qu'elle ne vaut à peu près rien. Dans le Haret-en-Nazirah nous choisissons des photographies. La fenêtre devant laquelle nous sommes assis s'ouvre sur une pièce d'eau longue de soixante-quinze mètres et large de quarante-quatre. Les murailles qui l'entourent ont un caractère d'évidente antiquité. Les hirondelles se jouent à la surface de la piscine en poursuivant des insectes. L'eau y vient du Birket-Mamillah. Est-ce la piscine d'Ézéchias? Il est dit que ce prince arrêta l'épanchement des eaux de Gihon supérieur, et qu'il les dirigea sous terre vers l'occident de la ville de David<sup>1</sup>. Si c'était elle, comme selon toutes les probabilités le roi l'enferma dans la seconde enceinte de la ville, nos raisonnements fondés sur les restes de vieux murs trouvés à l'orient du terrain des Chevaliers de Saint-Jean et des fouilles des Russes,

<sup>1</sup> II Paralip., xxxii, 30.

seraient fort compromis. Il faudrait, en effet, placer la porte de Gennath très près, ou même absolument à côté des tours Phasaël et Mariamne pour faire remonter la deuxième enceinte le long du mur occidental de la piscine. Or, comme par des fouilles récentes il a été établi que la piscine se prolongeait encore de vingt mètres au nord dans la maison des Coptes, le rempart, en tournant ici vers l'est comme tout exprès pour faire place au Saint-Sépulcre, n'en passerait pas moins, si peu qu'il eût une épaisseur convenable, sur le rocher du Calvaire.

Y a-t-il des raisons suffisantes pour attribuer à Ézéchias le réservoir vulgairement dit du Patriarche? Est-il à l'occident de la ville de David? Assurément non. Ajoutons que le Birket-Mamillah peut bien n'être pas le Gihon supérieur, car l'expression « diriger les eaux vers l'occident » suppose assez naturellement le point de départ à l'orient. Un autre passage des Paralipomènes<sup>1</sup> semble même changer ce doute en certitude. Il y est dit de Manassès qu'il bâtit un mur en dehors de la cité de David à l'occident de Gihon, vers l'entrée de la porte des Poissons. Donc Gihon était réellement à l'est de la cité de David, peut-être au point où aboutissent les eaux vives de l'aqueduc de Salomon, ou à la source inexplorée qui dans le Tyropéon alimentait l'aqueduc inférieur retrouvé par Warren et Wilson. Le travail d'Ézéchias put

<sup>1</sup> II Paralip., xxxiii, 14.

consister à en diriger une partie dans la cité de David. C'est ce qui est dit en un autre endroit de l'Écriture : « Avec le fer il tailla le rocher, conduisit l'eau au milieu de la ville et fit un puits pour la recevoir<sup>1</sup>. » Peut-être ces travaux d'Ézéchias ne sont-ils pas autres que ces vastes aqueducs et réservoirs mis à jour par les ouvriers qui creusèrent les fondations de l'église anglicane? Quoi qu'il en soit, je ne crois pas du tout que le Birket-el-Batrak soit la piscine d'Ézéchias, et il faut se garder, pour le soutenir, de risquer les données déjà acquises et énergiquement confirmées par les plus récentes découvertes sur le péribole de la deuxième enceinte. Mieux vaut chercher en un point plus satisfaisant la royale piscine. Nous rencontrons au coin de la rue des Frandj l'excellent M. Guérin, à qui je communique mes arguments. Il avait, de confiance, adopté sur ce point les vues de M. de Saulcy, en observant qu'il fallait distinguer deux Gihon. Je crois qu'avec un seul on peut tout expliquer. Nous nous serrons la main en promettant de revenir sur la simplification que j'indique. Il est nuit close. Les honnêtes gens n'ont plus le droit d'être dans la rue.

<sup>1</sup> Eccli., xlviii, 19.

Dimanche des Rameaux, 25 mars.

La fête a été belle au Saint-Sépulcre vers les cinq heures du matin. M. Vigouroux me rapporte ses pieuses impressions avec une branche de palmier. Après ma messe je m'achemine vers le torrent de Cédron.

C'est là qu'en imagination je veux célébrer le glorieux anniversaire de l'entrée triomphale de Jésus dans Jérusalem. Je m'assieds sur une tombe musulmane. Quand le Maître s'assiera-t-il, lui aussi, sur l'islamisme et toutes les fausses religions ensevelies dans un éternel discrédit? Quand tous les peuples, sans distinction de races, crieront-ils: « Hosanna au Fils de David? »

C'est de là-bas, au sud du mont des Oliviers, que les groupes galiléens, formés depuis Bethphagé et Béthanië, débouchèrent en masse, suivant ou précédant leur Roi-Messie. Celui-ci était monté sur l'ânon, fils de l'ânesse, comme dit le prophète, et se présentait à sa nation, pauvre malgré sa royauté, modeste malgré sa gloire, pacifique malgré sa force. Témoin de cette manifestation grandiose dans sa simplicité, le peuple se laissait aller au plus vif enthousiasme. On avait d'abord quitté des vêtements pour en couvrir la monture du Roi-Messie, on se mit à en jeter d'autres en guise de tapis sur son passage. Les nouveaux arrivants voulaient aussi manifester leur joie, et, cou-

pant des branches d'arbres, ils les agitaient triomphalement dans l'air. Tous criaient: « Hosanna! salut et bénédiction à celui qui vient au nom du Seigneur! » L'instinct naturel des peuples est d'acclamer le Christ tant qu'un souffle de septicisme ou de haine n'est pas venu troubler leur droiture native. Observons cependant que, même à ce premier triomphe de Jésus, les notes discordantes ne firent pas défaut. Des trembleurs ou des jaloux disaient: « Maître, faites-les taire. » D'autres, ennemis déclarés, observant à distance, et peut-être du point où je me trouve, la marche du Roi-Messie, répétaient entre eux: « Vous le voyez, nous n'avancions rien, et tout le monde va à lui. »

Jésus laissait faire, mais quand il fut là-bas, en face de la ville, — sur quel point précis, je n'en sais rien, — il regarda Jérusalem avec autant de tristesse que d'amour. Au-dessus d'elle son œil prophétique venait de voir les armées romaines accourant pour la détruire, le peuple dispersé, la nation maudite. Des larmes inondèrent son visage, et à travers un sanglot il s'écria: « Ah! si du moins à cette heure, la dernière qui t'est donnée, tu voulais reconnaître, toi aussi, ce qui peut t'assurer la paix. Mais non, tu ne sauras pas le voir; aussi vont venir pour toi les jours terribles; tu seras couchée dans la poussière, parce que tu n'as pas voulu connaître le temps où Dieu t'a visitée. » Hélas! que d'autres peuples ont entendu ces mêmes paroles et fait couler les larmes divines sans en profiter!

Le cortège dut entrer dans la ville par la vallée

de Tyropéon et aborder le temple par une de ses portes occidentales, qui, donnant sur le quartier le plus peuplé, étaient surtout propices à une grande manifestation. En voyant passer Jésus dans les rues tumultueuses, chacun demandait : « Quel est donc celui-ci ? » Les tristes prophéties du Maître avaient-elles modéré l'enthousiasme de la foule ? Le cortège répondait : « C'est le prophète Jésus, de Nazareth en Galilée. » Oui, c'était le prophète, mais aussi le roi, et surtout le Dieu. Heureux les peuples qui ne connaissent pas les défaillances de l'enthousiasme religieux. Jésus-Christ n'est pas seulement l'idéal de l'humanité, le point central de l'histoire, c'est notre Dieu. Voilà ce qu'il faut dire hautement pour couper court à tous les sophismes, à tous les subterfuges, à toutes les impiétés.

A midi nous sommes attendus au patriarcat. La conversation y est intéressante ; de vénérables prêtres entourent le pieux prélat, qui nous comble de prévenances. Deux d'entre eux s'offrent à nous accompagner chez le docteur Schick, qui a construit un fac-similé du temple avec une patience et une perspicacité surprenantes. Nous acceptons très volontiers. La température s'est refroidie tout à coup. Avant-hier le vent du désert soufflait du feu, et il nous rendait fort intelligible l'expression d'Osée : « Il sèche les sources, » ou celle d'Ézéchiël : « Il brûle les vignes. » Aujourd'hui c'est le vent de la mer, tout imprégné d'une humidité glaciale. Je suis obligé d'envoyer prendre au couvent

un surcroît de vêtements pour continuer la promenade.

Nous passons d'abord par le Birket-Mamillah. Ce vaste réservoir, qui a cent mètres de long sur soixante-dix de large, est-il l'étang des Serpents, limite du nivellement de terrain que Titus entreprit pour rapprocher son camp de la ville <sup>1</sup> ? C'est probable. Nous constatons dans le texte de Josèphe que l'espace s'étendant d'ici au Scopus était couvert de jardins et de bosquets clos de murs. Il n'en reste pas trace, et la transformation a été radicale.

Non loin d'ici, vers le sud, on a découvert cinq caveaux funéraires assez médiocrement construits. Des ruines considérables les encombraient. Est-ce là l'œuvre d'architectes juifs et la place des monuments d'Hérode ? Je ne le crois guère. Il est sûr toutefois que ces monuments furent près d'ici. Leur position est assez nettement déterminée dans Josèphe <sup>2</sup>. Pourquoi ne les chercherait-on pas à l'établissement des Russes, où l'on a trouvé dans le sous-sol des fragments de colonnes et des débris de belle architecture ? Le Birket-Mamillah est à peu près sec. Je ne crois pas du tout qu'il soit ce Gihon où Sadoc et Nathan sacrèrent Salomon roi d'Israël <sup>3</sup>. Il est dit que pour aller à Gihon ils *descendirent*, ce que nous n'avons pas fait en nous rendant ici. Son nom actuel lui

<sup>1</sup> B. J., v, 3, 2.

<sup>2</sup> B. J., v, 3, 2 et v, 12, 2.

<sup>3</sup> III Rois, I, 33 et suiv.